



## Dossier documentaire

*Chante ton bac d'abord* de David André



Médiathèque André Malraux  
17rue Jacques Cœur  
91600 Savigny-sur-Orge  
01.69.57.85.00



### **Dates**

Du 4 novembre au 3 décembre 2016

### **Projection**

Le jeudi 10 novembre

### **Lieu**

Lycée Corot de Savigny-sur-Orge

### **Objectif**

Faire découvrir la richesse du documentaire de création à destination de tous les publics.

Tout le programme sur [www.moisdudoc.com](http://www.moisdudoc.com)

### **Contacts**

Médiathèque André Malraux  
17 rue Jacques Cœur  
91600 Savigny-sur-Orge  
01.69.57.85.00

Isabelle Bourhis, Francine Lhommeau, Laurène Mary

## **Chante ton bac d'abord de David André**

France – 2013 – 82 min

### **Synopsis**

À Boulogne-sur-Mer, une ville moyenne confrontée aujourd'hui à la désindustrialisation et à la précarité, Gaëlle, Rachelle, Caroline, Nicolas et Alex forment une inséparable et turbulente bande d'amis. Tandis qu'ils s'apprêtent à passer le bac, leur univers adolescent, auquel s'oppose celui de leurs parents, est porté par des «chansons du réel», de petites pages enchantées dans un monde désenchanté. Ce documentaire fait le pari d'émerveiller le réel avec des chansons et musiques originales, qui alternent avec la chronique douce-amère, à la fois grave et pleine d'humour, de cette fameuse année du bac...

### **Présentation du film par Le Mois du Film Doc**

Documentaire social, film musical, "Chante ton bac d'abord" raconte l'histoire tumultueuse et poétique d'une "bande" de copains de dix-sept ans, habitant à Boulogne-sur-Mer : une ville de 45 000 habitants touchée par la désindustrialisation. Imaginées par les adolescents, mises en musique, en paroles et en images par l'équipe du film, les chansons font basculer le propos réaliste du film dans la magie, dans l'humour et dans le rêve...

### **La production musicale par Brother Film**

Les chansons du film ont été imaginées par le réalisateur et les adolescents de Boulogne au fil des mois, des interviews, des moments partagés ensemble, ou des écrits échangés par email. Ce sont des « chansons du réel », liées à ce qui s'est déroulé pendant les 9 mois de tournage.

Ces chansons ont été d'abord enregistrées très simplement dans une pièce de l'appartement de tournage de Boulogne, avec un piano ou une guitare, sur des mélodies composées par David André. Puis, avec le concours d'une équipe de musiciens professionnels parisiens travaillant (entres autres) pour le cinéma, ces mélodies ont fait l'objet de premiers arrangements. Les lycéens ont écouté ces premières maquettes avant de passer un samedi après-midi à « l'appart » pour faire une prise de voix définitive. Perrine Beaufils, une jeune journaliste ayant été formée au chant lyrique, les a aidés (certains n'avaient jamais chanté...) à vaincre leur trac et à s'approprier quelques techniques de respiration, à travailler sur des intentions.

Puis, les chansons ont été finalisées à Paris par David André et le collectifLoW, avec l'aide de Grégoire Hetzel sur celles qui comprenaient des parties de cordes. Les onze chansons du film ont été enfin mixées par Yann Arnaud au studio Bidibul de Montreuil : les lycéens boulonnais ont eu l'honneur de passer dans les oreilles de celui qui avait déjà mixé Air, Phoenix ou encore les chansons des films de Christophe Honoré.

**“Chante ton bac d’abord”, un ovni télévisé poétique et étonnant, Jean-Marie Durand (Les Inrock.fr)**

Captant la vie au quotidien de cinq adolescents préparant le bac dans le nord de la France, David André s'écarte des codes autorisés en mettant en chansons les affres de la jeunesse.

À Boulogne-sur-Mer, pas très loin de Lens, ville où Maurice Pialat tourna en 1978 *Passe ton bac d'abord*, une bande d'adolescents révise le bac. Sous le même ciel lourd et lumineux du nord de la France, avec les mêmes craintes et les mêmes affects qu'à 17 ans on affiche d'une manière plus ou moins contrariée. Sauf que trente-cinq ans plus tard, si le bac est resté un rite de passage, la crise économique, déjà présente chez Pialat, a fortement contaminé les âmes tourmentées, surtout celles des parents, paniqués face à l'avenir sombre promis à leurs enfants. Sauf que, surtout, les futurs bacheliers filmés dans le documentaire de David André, *Chante ton bac d'abord*, produit par Emmanuel François, ont mis un peu de fantaisie dans leur propre déshérence, histoire d'égayer la noirceur de leur époque.

Plutôt que de déchanter et s'abandonner à la mélancolie, ils ont décidé de la mettre en chansons. Le projet du film tient à cet élan vital et musical : chanter les éclats parfois brisés d'une vie adolescente, ses troubles et ses joies entrelacées. Comme si l'envol d'une voix triste, sous les nuages de Boulogne-sur-Mer, portait la promesse, illusoire mais intense, d'un réenchantement. Le film induit d'ailleurs en creux ce sentiment que le désenchantement et le réenchantement sont au fond un peu la même chose : ce que les deux mots partagent – l'enchantement – est plus fort que ce qui les sépare – un préfixe un peu flou.

Dès les premières minutes du film, lorsque la jeune Gaëlle, la meneuse cool et enjouée de la bande, se met à chanter dans le bus qui la conduit au lycée, après avoir présenté le cadre général du récit – l'histoire de cinq ados filmés au quotidien durant leur année scolaire en

terminale -, le téléspectateur saisit l'enjeu narratif : imbriquer dans un regard documentaire sur la jeunesse l'écoute d'un chant qui en densifie le visage.

Raconter, c'est aussi écouter ; écouter, c'est aussi entendre des voix qui chantent. David André ne se contente donc pas d'observer des adolescents, au lycée, en famille, dans des soirées ; il propose de décoller, au fil du temps, au hasard des plans, dans une dimension parallèle, qui surgit moins pour nous éloigner du réel que pour nous en rapprocher, par un effet paradoxal de distanciation, d'esthétisation d'une expérience qui passe par la musicalité. Ce qui résonne dans les chants, écrits par le réalisateur lui-même (et arrangés par le collectif de musiciens LoW), ce sont les doutes de ces cinq adolescents, vrais personnages d'une fiction non fictionnée.

Chantant sur un mode "lo-fi", les cinq sont autant acteurs dans cette vie qu'acteurs de leur vie. Tous appartiennent à la classe moyenne et ouvrière : Gaëlle, réfléchie, lucide, joyeuse, désireuse de rentrer dans une école d'art ; Nicolas, garçon solitaire et poète, écorché vif qui ressemble à Serge Gainsbourg lorsqu'il chante ses tourments ; Rachel, sa copine, brillante élève qui chope un 20 au bac philo ; Alex, drôle, un peu lunaire, jouant dans un groupe de rock avec son père fan des Clash ; Caroline, légèrement paumée, sans grand soutien familial... Le film circule entre ces cinq profils disparates et proches à la fois. David André saisit progressivement les failles de chacun, mais évite surtout de les réduire à une dimension trop simpliste. Tout reste ouvert et toujours possible, en chacun d'entre eux comme au sein du collectif. Le seul motif intangible qui traverse de bout en bout le film est l'amitié qui rassemble les protagonistes, attentifs les uns aux autres : une ressource vitale et critique par laquelle chacun se construit, à son rythme, avec sa petite musique, qui résonne avec les autres.

David André filme moins des chansons d'amour que des chants inquiets, comme autant de traces de l'existence d'adolescents de la France d'aujourd'hui. Les chansons posent elles-mêmes sans cesse des questions : *"Comment partir d'ici ? C'est quand le présent ?"*... Le film assume de ce point de vue sa fonction strictement documentaire, à travers le soin mis dans l'exploration de son sujet et des questionnements qu'il suggère. Le regard ethnographique qu'il porte sur une certaine jeunesse de la province d'aujourd'hui a valeur de témoignage partiel, mais assez emblématique des doutes qui la traversent, de la multiplicité des

expériences qu'elle abrite, et de l'incertitude généralisée qui la caractérise. Sans prétendre révéler un scoop, le film esquisse les traits d'une inquiétude indexée sur un état de crise sociale larvé dont Boulogne-sur-Mer, comme tant d'autres villes françaises, affiche les stigmates.

Documentaire chanté autant qu'ethnographie de la jeunesse contemporaine, *Chante ton bac d'abord* peut se voir comme une sorte d'objet non identifié, comme si l'irruption de la comédie musicale au cœur d'une matière documentaire aride venait brouiller, par ses artifices, les frontières et les codes balisés du genre. On peut aussi considérer cette imbrication d'un naturalisme assumé et d'une échappée musicale – et poétique – comme un geste finalement très simple, presque enfantin, qui procède d'un attachement à ce qui vibre dans le présent des jeunes de 17 ans. Le plus étonnant serait de penser que chanter sa propre vie serait en soi un geste trop singulier pour qu'il ne soit pas sincère ; l'artifice qu'a inventé ici David André restitue intensément les élans et travers d'un âge dont personne ne saura jamais s'il est le plus beau ou le plus triste de la vie.

***Que sont devenus les jeunes de «Chante ton bac d'abord», tourné à Boulogne ? , Romain Douchi (La Voix du Nord)***

Le documentaire « Chante ton bac d'abord », tourné à Boulogne-sur-Mer, sort au cinéma ce mercredi. Il y a deux ans, le réalisateur David André a suivi six lycéens qui passaient le bac. Ils confiaient leurs rêves, leurs espoirs, leurs doutes, souvent en chansons. Deux ans après, que sont-ils devenus ?

Gaëlle, 19 ans. En deuxième année aux Beaux-Arts de Tourcoing, elle compte bien décrocher son diplôme l'an prochain. « *C'est une chance d'avoir une passion et d'en faire un métier* », estime-t-elle. Elle espère intégrer ensuite l'Institut international de la marionnette à Charleville-Mézières pour devenir comédienne ou metteur en scène.

Rachel, 19 ans. Les voies toutes tracées, les modèles imposés, très peu pour elle. La jeune femme aux longs cheveux roux bouclés assume son côté rebelle. Elle a fait une année d'hypokhâgne (lettres supérieures) l'année dernière. « *Ce fut super au plan intellectuel, mais travailler trois heures le soir après neuf heures de cours, ce n'était pas fait pour moi.* » Elle

part bientôt travailler dans une ferme bio en Angleterre. « *Je vais faire du woofing. Je serai hébergée en contrepartie du travail dans l'exploitation.* »

Caroline, 19 ans. Elle est étudiante à Lille, en histoire. Dans le film, elle dit qu'elle n'a qu'une envie : quitter Boulogne. Mais on ne tourne jamais le dos à son histoire. « *Elle est là chaque week-end, la mer lui manque* », confie sa maman. David André, le réalisateur, l'a pris sous son aile. Il lui a proposé un stage dans la galerie médiévale d'une amie à Paris.

Alex, 19 ans. Avec sa crête rouge, ses piercings et ses chemises bariolées, on ne peut pas le rater. Pendant le tournage, il redoublait sa première et n'a donc obtenu son bac qu'un an après ses amis avec un 19 en musique. Il est inscrit en psycho à Lille et vit en colocation avec Nicolas. Il continue de faire de la musique avec son père. Lundi soir, au cinéma de Boulogne lors de l'avant-première, il a assuré avec un naturel désarmant qu'il ne changeait pas. « *On verra demain, c'est un peu ma philosophie.* » La salle a explosé de rire...

Nicolas, 19 ans. Ce fan de Serge Gainsbourg est en première année de psycho à Lille. « *L'an passé, j'ai fait une année de lettres modernes à Boulogne mais je me suis ennuyé à réapprendre les compléments du nom. Alors j'ai lu Poe, Baudelaire... Je me suis réorienté en psycho et ça me plaît. Je vis en colocation avec Alex. On a une petite maison avec un potager, c'est très calme, la belle vie.* »

Il rentre deux fois par mois à Longfossé, chez ses parents. « *Le film a permis d'ouvrir la discussion avec eux, comme une passerelle.* »

## David ANDRE

### Présentation du réalisateur par la société de production Brother Films



Titulaire d'une licence d'Histoire, diplômé du Centre de Formation des journalistes (CFJ, Paris), ancien grand reporter et rédacteur en chef adjoint à l'agence CAPA. Lauréat du Prix Albert Londres. Auteur et réalisateur de plusieurs documentaires: *Le business du kidnapping* (Grand Prix du FIGRA en 2000 et *Best Documentary Award* du BANFF Festival (Canada)); *Une journée dans la vie d'un pneu* (Prix de l'investigation FIGRA 2001, réal Richard Puech); *Des armes à abattre* (avec Paul Moreira, Prix de l'Investigation au FIGRA, Arte), *Une peine infinie, histoire d'un condamné à mort* (France 2, Prix Albert Londres, Prix des Droits de l'Homme au Festival de Thessalonique), *Les Stratèges* (avec Thomas Legrand, Canal +, finaliste des *Lauriers de l'Audiovisuel* 2013); *Chante ton bac d'abord* (France 2, FIPA d'or 2014 catégorie documentaire de création). A collaboré à plusieurs journaux, dont *l'Almanach d'Actuel*, *Les Inrockuptibles*, *Le Monde Magazine*, *Marie Claire* et *Grazia*. A par ailleurs composé et écrit plusieurs chansons pour divers interprètes français. Crédit photo © Hervé Boutet

### Note d'intention du réalisateur

À quoi rêve-t-on quand on a 17 ans dans une région de France frappée par la crise économique ? En débarquant à Boulogne-sur-Mer il y a deux ans, je n'avais qu'une idée encore imprécise de ce que ce film serait, lorsque j'ai croisé une « bande » au lycée public Auguste Mariette.

L'hilarant Alex, l'innocente Gaëlle, l'émouvante Caroline, le mystérieux Nico et la fière Rachel. Des copains inséparables, qui souvent tenaient les murs du lycée et qui me « tapèrent dans l'œil » lors des repérages autorisés par un proviseur compréhensif – qu'il en soit ici remercié !

Inséparables donc, idéalistes, un peu rebelles aussi : du genre regard en dessous, accrochés à leurs clopes roulées dans les petits matins brumeux, gloussant devant les grilles du lycée, d'un rire vachard à rendre parano les passants.

En les approchant, je leur ai expliqué mon idée encore vague : « Vous filmer toute l'année jusqu'au bac, mais surtout raconter l'histoire d'une bande dans une région en crise, vos



rêves, vos parents, vos vies. » Non seulement ils étaient pour la plupart dubitatifs (un euphémisme), mais je ne leur avais pas tout dit et l'entreprise s'annonçait périlleuse : j'imaginai en effet depuis le commencement que ces adolescents pourraient interpréter au fil du documentaire des chansons inspirées par leurs vies ou par leurs rêves. Une manière de faire basculer le réel dans une autre dimension et, pour eux, de s'approprier le dispositif du film. Je voulais leur offrir la possibilité de « jouer » avec le regard du spectateur : celui d'adultes parfois nostalgiques d'un monde ancien – le discours « décliniste » selon un néologisme à la mode en France ces temps-ci.

### **Interview du réalisateur David André (Le Blog Documentaire)**

Le Blog documentaire : Quelle drôle d'idée que ce film ! Une « comédie musicale documentaire », ou alors faudrait-il dire « documentaire social en chansons »... Comment en es-tu arrivé à cette proposition plutôt audacieuse ?

David André : Je m'interroge encore ! J'ai toujours fait de la musique, depuis que j'ai 16 ans. J'ai longtemps composé, chanté, fait chanter les autres... C'est quelque chose que j'adore, passionnément et simplement. Il y avait même une époque où je me trouvais assez bon... (rires) Et puis un jour, en discutant avec un ami, nous nous sommes dit en rigolant : « Y'en a marre de ces films trop sérieux et un peu austère ; faisons donc de la comédie musicale pour changer ! ». Sauf que j'ai pris cette idée très au sérieux. J'ai trimbalé cette envie pendant plusieurs années, en imaginant même faire des remakes. Par exemple la vie des caissières de supermarchés dans Les Parapluies de Carrefour... Mais petit à petit, s'est imposée à moi l'idée de réaliser un film poétique, sans horizon, sur la jeunesse en France. Et c'est lors d'un précédent tournage à Boulogne-sur-Mer que je me suis rendu à l'évidence.

On tournait un film sur Jack Lang, ancien député du Pas-de-Calais, pour la série « Empreintes », et on a visité avec lui le lycée Mariette. Ça a été le premier coup de foudre. J'ai flashé ! J'ai alors demandé au proviseur si je pouvais rester dans l'établissement, sans caméra. J'ai observé, puis écrit une première esquisse du projet. Je l'ai ensuite présentée à Caroline Glorion, conseillère de programmes à l'unité documentaire de France 2. Je pensais qu'elle me prendrait pour un fou, mais elle a trouvé ça génial, comme Fabrice Puchault, le directeur de l'unité.

LBD : Difficile de réussir un tel pari... et pour que cela fonctionne, il faut, si ce n'est des héros, du moins des personnages forts, et complexes. Or, c'est le cas dans « Chante ton bac

d'abord ». On entre très vite, et plutôt facilement, en empathie avec les personnages. Comment les as-tu choisis ? Avec quels « critères » en tête ? On imagine aussi que tu as dû essayer quelques résistantes, et quelques refus ?

DA : J'ai effectué un premier repérage au printemps 2012 au cours duquel j'ai rencontré beaucoup de monde, dont Alex et son père. Nous avons sympathisé – encore un coup de foudre ! Mais je me disais qu'ils étaient trop tonitruants, trop « hors carte » pour que ça fonctionne... Alex m'a ensuite présenté ses ami(e)s., dont Gaëlle. J'ai rencontré son père, qui travaille sur le port de Boulogne. Et de fil en aiguille, j'ai fait la connaissance de Caroline, Rachel et Nicolas. Ils forment une vraie bande de potes, et c'était sans doute cela que je cherchais.

Mais restait à convaincre les parents. Pendant deux mois, j'ai fait des allers-retours entre Paris et Boulogne, j'ai beaucoup parlé, j'ai présenté mes films précédents, notamment Une peine infinie. Il fallait que je leur explique que je n'allais pas faire un simple reportage télévisé.

J'ai ensuite commencé à tourner le jour de la rentrée, mais j'avais encore des doutes. Je n'étais pas sûr d'eux, et eux n'étaient pas sûrs de moi. J'ai loué un appartement près du lycée en septembre 2012 (impossible d'aller à l'hôtel, étant donné le budget de la production), avec 3 ou 4 chambres pour entreposer tout le matériel dont j'avais besoin – y compris les instruments de musique. J'ai commencé à tourner de manière régulière dès le mois de novembre en imaginant un peu ce que j'allais raconter. Et je n'étais vraiment pas convaincu que ça allait être passionnant !

LBD : On a vraiment l'impression d'un film « avec » eux, et non « sur » eux. Comment se sont construites vos relations ? Et comment s'est passé le tournage ? Quelle est la part de mise en scène, ou en situation, dans les séquences qui sont restées dans le documentaire ?

DA : Je pourrais répondre à cette question avec une immodestie folle furieuse, et dire que j'aurais pu réaliser ce film avec d'autres lycéens. Il suffit de regarder les gens pour trouver les romans ou les mythologies qui les habitent. Chacun de nous renferme cette dimension de récit ou cette part d'imaginaire, et on peut la déceler si on prend le temps de la chercher.

Mais pour répondre à la question de manière plus honnête, je dois avouer que j'étais en quête de roman social et que j'ai eu beaucoup de chance de croiser ces familles, avec des relations très riches entre parents et enfants. Cela étant, tous ces personnages n'ont pas

suffi à tempérer mon angoisse : qu'allais-je pouvoir raconter ? J'étais un peu pétrifié car je ne trouvais pas des enjeux aussi forts que dans Une peine infinie.

Si je repense à Alex et son père, je ne savais pas trop quoi faire de plus que de filmer leurs concerts. S'agissant de Nicolas, son père a refusé d'apparaître dans le film, et je ne percevais pas non plus ce que je pouvais trouver du côté de sa mère. Alors, je me suis sans doute beaucoup raccroché à Gaëlle – et ça se sent dans le film. Dans l'opposition à son père et dans son envie d'aller Beaux-Arts, il y avait le début de quelque chose qui pouvait faire sens. Son père était plutôt réticent à l'idée de participer au film au départ. Il a finalement accepté, et nous avons alors imaginé la séquence dans le bar. On a repéré et répété cette scène avec mon chef-opérateur Thibault Delavigne comme si nous étions dans un film de fiction. Les valeurs de plans, la lumière, les cadrages... Tout était prêt pour le jour J. Nous avons même bloqué l'accès au café. Le père de Gaëlle était mal à l'aise, et on n'arrivait pas à obtenir grand-chose de probant. Je leur ai alors expliqué que si ce n'était pas agréable pour eux, ce serait nul pour moi aussi, et pour le film. On a fait une pause, puis on est reparti en parlant de la conseillère d'orientation, et est arrivé ce moment où le père de Gaëlle lui explique qu'il ne pourra pas lui offrir de nouvelles études si elle se trompe de choix. Cette scène a résisté au montage. On pourrait croire que c'est « fictionné », mais il s'agit seulement d'une exigence cinématographique qui grandit tout le monde. Les remises de bulletins scolaires, par exemple, ont été captées en « cinéma direct »...

LBD : Venons-en aux chansons. Comment ont-elles été écrites ? Et comment ont-elles été mises en musique ? Puis en images ?

DA : J'avais un peu peur que les lycéens fuient, alors je ne leur ai parlé de ces chansons qu'après quatre mois de tournage. L'idée les a fait beaucoup rire, et ils en étaient finalement ravis. Au fil de l'année, un semblant de dramaturgie commençait à apparaître (par exemple avec la visite aux Beaux-Arts), et je leur demandais d'écrire leurs sentiments ou leurs impressions en fonction de la trame que je voyais se dessiner. Par exemple, Gaëlle a rédigé une « adresse à son père », dans laquelle elle lui dit ce qu'elle a sur le cœur. Je compose ensuite la mélodie au piano, et lui propose. On discute ensemble et on parvient à ce morceau, « Ne t'en fais pas, papa ». Avec Caroline, je lui ai demandé d'écrire ce qu'elle pensait du village dans lequel elle habitait. Sur le papier, elle explique : « J'ai une vue sur un champ de terre » ; ce qui deviendra, en chanson, « chemin de terre, chemin de fer ».

Nicolas, lui, ne voulait pas aborder la mort de son canard. Il me racontait n'importe quoi, alors même que je savais que son animal avait succombé au froid. Pour arriver à « Duck is dead », j'ai dû lui faire comprendre qu'on fabriquait un documentaire qui ne pouvait pas se contenter de ses fables personnelles. Les discussions ont été assez nourries avec lui sur l'écriture des chansons, mais je crois que nous sommes parvenus à des morceaux qui correspondent bien à son personnage, et à son état d'esprit de l'époque.

Ces séquences chantées ont été réalisées un peu à l'arrache, avec un matériel très léger. Nous étions deux ou trois dans l'équipe, avec un téléphone portable qui diffusait la mélodie. Les voix ont été enregistrées par les lycéens dans l'appartement que j'avais loué. Je voulais que tout reste spontané, et à leur image. J'ai donc préféré un bon micro qui coupe les réverbérations à Boulogne, plutôt que les studios parisiens.

LBD : Le film semble finalement très découpé. Il procède plus par instants, baignés de musique par ailleurs, que par séquences qui s'étendent sur la longueur. Cette représentation un peu impressionniste – ou pointilliste – était-elle une intention de départ ou s'est-elle imposée au cours de la réalisation du documentaire ?

DA : Je voulais réaliser un film qui ait la pêche ! Il y a peut-être un peu trop de musique, c'est vrai, mais j'avais vraiment envie d'un grand film épique et romantique sur la jeunesse d'aujourd'hui. Il me fallait donc un montage dynamique, avec de vraies scènes de cinéma (la visite aux Beaux-Arts, le jour des résultats du bac, etc.). Or, la plupart du temps, ce que je filmais était très répétitif. J'ai enregistré au moins 40 scènes le matin devant le lycée, et il ne s'y passe pas grand-chose. Tout juste saisit-on quelques éléments sur leur manière de s'exprimer, sur leur langage – corporel et vocal. Il n'en reste pas beaucoup dans le film.

D'une manière générale, le cinéma documentaire qui fait du naturalisme pour le naturalisme m'ennuie. J'ai beaucoup aimé les 3h15 de la dernière palme d'or, *Winter Sleep*, mais je partage aussi l'avis de Ken Loach : un bon film ne doit pas durer plus longtemps qu'un match de football. Je revendique le droit à l'action dans le documentaire. Le « cinéma direct », quand il ne fait pas progresser l'histoire, tend à m'exaspérer. Je revendique donc un récit tendu, et je comprends que ma proposition de montage pose question. On m'a d'ailleurs interpellé sur le manque de temps morts lors de certaines projections en avant-première. Mais contrairement à *Une peine infinie*, où je joue beaucoup sur les silences, du procureur notamment, je souhaitais avec *Chante ton bac* d'abord osciller constamment entre

émotions, sourires et gravité. Je pense qu'on ne s'ennuie pas devant mon film, et c'est ce qui m'intéresse – même si je concède que ce n'est pas un critère de réussite.

LBD : Le film s'ouvre quasiment sur la voix-off de Gaëlle qui, à deux reprises dans le déroulé de la narration, vient exposer les enjeux de ce qu'il va advenir. Était-ce une volonté du diffuseur d'être aussi transparent dans le récit ?

DA : C'est effectivement une exigence de la télévision, et j'ai enlevé certains passages de voix-off dans la version du film qui sort en salles. Je suis d'accord avec cette remarque : la voix de Gaëlle me paraît un peu artificielle au début. Une fois qu'elle s'est installée, on s'y habitue et on a même envie qu'elle revienne, je crois. J'ai aussi essayé de ne pas trop la diriger dans l'interprétation, ni de gommer son petit accent du Nord. Elle a également été très libre dans le choix de certaines phrases.

En février 2013, j'imaginai plutôt une voix-off comme celle qu'on peut entendre dans *Les Deux Anglaises et le Continent*. Je rêvais que le film soit une réminiscence, que Gaëlle mange sa glace sur la plage en lançant un récit au passé. Mais les tests que nous avons tentés ne se sont pas avérés concluants.

Cela étant, l'enjeu de la voix me plaisait avec Gaëlle. Je n'ai certainement pas bien trouvé la manière de la fixer dans les premiers passages du film sur lesquels elle intervient, mais c'est une facette du récit indispensable à mes yeux. Une facette qui reste perfectible, nous sommes d'accord...

LBD : Le film alterne des entretiens assez convenus et des fulgurances plus poétiques. Or, les premiers posent parfois question. A quelle place as-tu voulu assigner les lycéens en leur proposant ce cadre qui, à certains endroits du montage, prend un peu la forme d'une confession intime ? C'est frappant quand les uns expliquent ce qu'ils pensent des autres cependant que nous voyons ces autres en illustration. D'où et à qui parlent-ils dans ces scènes ?

DA : Tu évoques la scène dans laquelle on parle d'Alex, personnage que j'adore par ailleurs... Au départ, j'ai fait parler chacun des personnages de tout le monde, et il n'en reste quasiment rien dans le montage final. Quand je mène ces entretiens, j'ignore encore quel sera le statut de ces paroles dans le film. Même si j'aime bien les documentaires basés sur la parole – et j'en ai réalisé quelques-uns de ce type – je voulais un film où l'histoire soit portée par les scènes qu'on aurait filmées. Mais c'est un peu plus complexe que cela, et ce qui émerge de la parole ainsi enregistrée de ces lycéens est très riche (il y a une dizaine d'heures

d'interviews sur les 200 heures de rushes). Quand Gaëlle, filmée en contre-plongée, explique que ses parents n'ont peut-être pas eu l'occasion de s'épanouir, c'est très beau ! C'est peut-être même l'un des moments que je préfère dans le documentaire.

Je n'ai donc jamais fermé la porte à ces entretiens, et ils ont été salutaires au sens où ils m'ont permis d'expliquer à chacun des personnages ce que je cherchais pendant le tournage. Et au final, je pense que le film dénué d'entretiens serait nettement moins bon.

S'agissant de la séquence que tu évoques, elle doit durer 7 secondes ! Et pourquoi, d'ailleurs, le film ne récupérerait-il pas certains codes des confessions adolescentes ? Il y en a peut-être 3% dans l'ensemble du film, mais ça correspond aussi à ce qu'ils vivent, à leurs cadres. Ces propos sont intéressants, et il faut les entendre. Si c'était à refaire, je maintiendrais ces courtes scènes.

LBD :Le film expose, de manière évidente, les idéaux des jeunes qui viennent se fracasser sur le réalisme parfois rigide de certains de leurs parents. Ce sont deux générations qui en disent long sur l'évolution de la société française... mais c'est aussi un documentaire sur une ville, sur un paysage industriel et urbain particulier. Et c'est peut-être la part la plus poétique du film, celle qui évoque le plus de choses, qui renferme aussi un imaginaire disparu ?

DA : Cette ville est effectivement très touchante, et très humaine. A un moment de la composition du film, j'ai persuadé mon monteur de travailler sur une séquence représentant Boulogne-sur-Mer sous la neige. Il n'y croyait pas, et nous avons mis trois jours pour en venir à bout. Et au final, ce sont des plans très évocateurs qui en disent beaucoup plus que ce qu'ils figurent. Cette ville est simplement belle, nostalgique sans doute. J'ai en tout cas essayé de la filmer comme quelque chose qui mérite qu'on s'y arrête, et j'ai veillé à ce que l'image soit à la hauteur du passé de cette cité.

LBD : Dernière question : on imagine que, lors des premières projections du film, les spectateurs s'interrogent sur le devenir des personnages du documentaire... et Télérama l'explique très bien. Mais on a plutôt envie de savoir comment ont-ils vécu le tournage, et surtout la projection de leurs propres vies au cinéma ?... Gaëlle t'accompagne lors de certaines présentations, mais penses-tu que le film a créé quelque chose de plus chez eux ?

DA : Cette question est très angoissante pour moi. Pendant tout le tournage, j'ai mené un travail de pédagogie permanent pour leur expliquer que, sans doute, Google se souviendrait longtemps de ce film. À chaque instant de la fabrication du documentaire, j'ai ressenti cette

responsabilité qui était la mienne. D'autant que je ne fais pas fondamentalement ce film pour moi ; mais plutôt pour eux, et leurs familles.

Ils ont donc été les premiers à voir le montage final au cours d'une projection où tout le monde a pleuré, s'est applaudi et, surtout, où chacun s'est reconnu. C'était essentiel pour moi.

Le film a ensuite créé des solidarités entre les familles. Elles s'entraident, notamment pour trouver des stages, ou se donner des pistes pour des jobs d'été. Et je prends ma part ! On ne s'immisce pas impunément dans la vie des gens pendant 6 mois... « Tonton David », comme ils m'appellent, trouve donc aussi des stages pour ces bacheliers. Ils me consultent parfois, me demandent des conseils et j'ai très envie de me montrer digne de leur confiance.

Ces jeunes ne sont d'ailleurs pas du tout dans le calcul ; ils sont simplement généreux. Ce qui leur tombe dessus avec ce film est assez dingue, et finalement très bénéfique pour ceux d'entre eux qui ont le moins confiance en eux.

Propos recueillis par Cédric Mal (le blog documentaire)

### **Interview du réalisateur (RFI)**

Une bande de lycéens de Boulogne-sur-Mer, dans le nord de la France, acceptent à un moment clé de leur vie d'être le sujet d'un film. Le résultat est bluffant. Actuellement en salles, il a reçu le Fipa d'or dans la catégorie documentaire du plus grand festival de télévision en France et il a été projeté hier à l'Élysée. Avec *Chante ton bac d'abord*, le réalisateur David André a réussi à mêler la musique et la créativité des lycéens dans un documentaire extraordinairement rythmé sur les jeunes d'une région marquée par la crise économique.

RFI : *Chante ton bac d'abord* est un projet inédit, un documentaire musical. D'où vous est venue cette idée ?

David André : Au début, c'est une idée un peu folle qui est partie sur le ton d'une plaisanterie. Et puis, au fil des années, je me suis dit que j'avais envie de faire un documentaire social, mais qui – avec des interviews, des scènes de vie – utiliserait aussi quelque chose d'un peu poétique, une troisième dimension, une dimension chantée qui fait que certains personnages du documentaire écriraient des choses avec moi et puissent se mettre à les chanter, entre des interviews, entre des scènes de la vie, pour voir si cela pouvait apporter quelque chose d'un peu différent.

RFI : En France, il y a des centaines de milliers de lycéens qui passent chaque année leur bac. Comment avez-vous trouvé ces lycéens de Boulogne-sur-Mer ?

DA : Je suis allé dans un grand lycée de Boulogne-sur-Mer où il y a 3 000 élèves. Au lieu de me disperser, j'ai plutôt cherché une bande. Une vraie bande qui existe, c'est quelque chose qu'on a tous connue quand on avait 17 ans. Du coup, cela facilitait mes choix ; parce que j'étais obligé de prendre une vraie bande, des jeunes qui étaient tout le temps ensemble, une sorte de « package » au lieu de faire un grand casting. J'ai trouvé cette bande et les parents de cette bande. Pour moi, c'était important que je filme aussi les parents de ces jeunes. Ensuite, c'était leur histoire pendant neuf mois avec tout ce qui se peut passer dans une bande d'ados quand on est inséparable, quand on a plein de rêves, quand on est aussi un peu turbulent, quand on confie ses secrets, ses bêtises, ses conneries... C'est cette chronique de la jeunesse et du rêve que j'avais essayé de faire.

RFI : Notre imaginaire est tellement enflammé, le récit parfois extrêmement féérique, qu'on se pose la question : s'agit-il vraiment encore d'un documentaire ?

DA : Je me suis beaucoup posé la question, cela m'a beaucoup perturbé. Il y a cette phrase d'Oscar Wilde que j'aime beaucoup : « *Il est toujours intéressant de poser une question, il n'est pas toujours intéressant d'avoir une réponse.* » Donc, je me suis dit : faisons-le instinctivement. Il y a des scènes documentaires, il y a du réel, un décor social, la désindustrialisation, la crise économique dans cette région de France. En même temps, onze fois dans le film, il y a des espèces de moments suspendus, qui sont des moments poétiques, avec des violons et des lycéens qui se mettent à chanter dans un bus, en sortant du lycée, chez eux. Je pense qu'on reste dans un documentaire, mais dans un réalisme un peu magique, différent.

RFI : Qu'est-ce que représente le bac pour ces jeunes que vous avez filmés ?

DA : En France, le bac reste quand même un rite de passage extraordinaire. C'est l'année où l'on va avoir 18 ans. Le bac ne sert à rien, mais si on ne l'a pas, cela ferme les portes. Cela reste l'année où l'on devient adulte, où l'on va passer son permis de conduire. Et dans les petites villes, on quitte ses parents pour faire des études dans des villes plus grandes. C'est cela qui arrive à ces jeunes dans le film qui quittent leurs parents à la fin du film.

RFI : Faire ce film, c'était pour eux en quelque sorte passer encore un autre bac ?

DA : Je pense que c'était pour eux beaucoup plus amusant que de passer le bac. Au début, ils étaient très méfiants, ils disaient : « *Mais qu'est-ce que c'est ?* », « *la télévision, on l'aime*



pas », « on ne regarde plus la télévision ». Ensuite, ils se sont dits : « Quand on nous demande d'essayer d'écrire des choses sur notre vie et puis les chanter, ça, en revanche, c'est marrant. Ça, on veut bien. » Je crois que cela les a portés pendant une bonne partie de l'année.

Propos recueillis par Siegfried Forster

### **Entretien avec David André, Philippe Lagouche, La Voix du Nord**

Il a grandi à Comines, étudié à Lille et boursingué dans les couloirs de la mort jusqu'au prix Albert-Londres. Les codes du documentaire n'ont plus de secrets pour David André qui rêvait d'une grande fresque sociale à la « Billy Elliot ». Un film pop qui refuse de voir la vie en noir. Pari réussi avec « Chante ton bac d'abord », tourné avec un budget de 725 000 euros, dont 25 000 alloués par la Région, via Pictanovo.

Le tournage : « Pour tourner avec ces gamins et afin d'être réactif tout le temps, on a fait le choix de tourner avec du matériel très léger. On n'était jamais plus de trois sur le tournage, souvent deux. On a tourné majoritairement à une caméra. On avait un *steadycam* minuscule qui permettait une grande fluidité de mouvement. On est dans un truc de légèreté absolue, adapté au monde mouvant et fragile des adolescents. En revanche, c'est cent jours de tournage. Pendant un an, on a vécu à Boulogne pour être près d'eux. C'est ce temps passé qui a autorisé certains partis pris cinématographiques. Je voulais toucher de près une certaine poésie sociale. Comme dans certains films anglais genre *Billy Elliot*, *Full Monty*, *Les Virtuoses*. Du social, mais aussi de la poésie, du romantisme. »

Préparation et immersion : « C'est le réel qui dicte le scénario. Il y a un énorme travail en amont, des mois de travail, de recherche. Il y avait la mer, la crise, l'horizon social, l'horizon maritime. Plein de choses métaphoriques qui me plaisaient bien.

Je cherchais une bande. C'est plein de contraintes, mais c'est aussi, narrativement, la promesse de plein de croisements permanents. D'abord, les jeunes. Puis leurs parents car je voulais aussi filmer le monde du travail. On n'est pas dans la fiction. C'est du documentaire, fragile tout du long. Six mois de préparation. Deux mois d'immersion, de travail de conviction auprès des familles. Tout ça ne peut reposer que sur la confiance. Puis les accidents de parcours. Puis le miracle à partir du moment où tout le monde a envie d'aller jusqu'au bout. Il y a un travail de mise en forme et de mise en scène du réel. Mais c'est le rêve qui décide.

L'idée, c'est comment à partir du réel on construit des petites dramaturgies de rien du tout comme il en existe des milliers en France. Tout ça par le rapport à la caméra, le rapport pudique du questionnement, par l'émergence de petites parenthèses enchantées. En fait, ce que je reçois avec le film, et que j'espérais, c'est que les gens voient là quelque chose d'universel. »

« Ce sont des mômes. Attention fragile ! Je déteste le documentaire intime qui viole les gens. Qu'est-ce que je fais pendant le tournage ? Quel est mon rôle par rapport à eux ? Qu'est-ce que le film va projeter d'eux ? Pour moi, le maître mot de cette aventure, c'est la fragilité, la leur et celle qu'on veut mettre en scène, dans le travail sur la chanson qui vise à saisir ce que sont ces jeunes. »

Les « acteurs » : « Ce sont eux. Je ne les ai pas torturés, comme Kechiche, pendant des heures, pour que ça se produise à l'écran. C'est là. Ça surgit d'eux. C'est en eux.

Ce serait bien que ce pays arrête de gaver d'angoisse la jeunesse. Il suffit d'ouvrir les yeux pour trouver cinq gamins de Boulogne-sur-Mer qui n'ont rien demandé à personne. Juste regarder ce qu'ils ont dans la tête et sur le cœur. On devrait se tourner un peu plus vers cette génération-là. Allez-y les gars, vous êtes le futur ! Ce n'est pas parce qu'on est fils d'ouvrier qu'on n'a pas le droit de vouloir être comédien ou archéologue. »

Rendez-vous dans dix ans ? « Peut-être. Beaucoup de gens me disent ça, mais c'est loin. Je veux faire attention à eux. Faut pas que les gens leur tombent dessus. Ce ne sont pas des acteurs. Ce n'est pas de la chair à audience. Ils sont fragiles. Faut pas risquer de gâcher la beauté de cette aventure. »

## Fiche technique du film

**Réalisation** : David André

**Format** : 16/9

**Durée** : 83 mins

**Lieu et date de tournage** : Boulogne-sur-Mer, 2012

**Photographie** : Thibault Delavigne

**Montage** : Bruno Joucla

**Son**: Laurent Rodriguez

**Montage son et mixage**: Nicoas Weil, Sylvain Ohrel et Alexandre Lier

*Chante ton bac d'abord* a reçu FIPA d'Or du documentaire en 2014.